

The Queen
Une affaire privée
***Sa majesté la reine* — Grande-Bretagne / France / Italie 2006, 97**
minutes

Claire Valade

Number 247, February–March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58990ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2007). Review of [The Queen : une affaire privée / *Sa majesté la reine* — Grande-Bretagne / France / Italie 2006, 97 minutes]. *Séquences*, (247), 49–49.

THE QUEEN

Une affaire privée

Si on a beaucoup dit — avec justesse — que la force de *The Queen* tient sur les épaules de l'ineffable Helen Mirren en Elizabeth II, il faut tout de même reconnaître que le film doit aussi beaucoup au jeu remarquablement inspiré et nuancé de Michael Sheen dans le rôle de Tony Blair. Ensemble, dirigés avec l'intelligence aiguisée de Stephen Frears, les deux comédiens déploient des trésors de subtilité pour nous offrir, dans un tableau explorant les événements entourant la mort tragique de la princesse Diana en 1997, une fascinante réflexion sur l'objet politique et l'objet médiatique, et, entre les deux, sur le véritable siège du pouvoir : le peuple.

CLAIRE VALADE

Encore vert, plein d'idéaux et de promesse, fraîchement élu au moment des événements racontés dans le film, le Tony Blair de 1997 que nous présente Stephen Frears est encore loin du controversé Tony Blair d'aujourd'hui, grand copain de George Bush et de ses politiques étrangères de plus en plus décriées. Fin stratège, le nouveau premier ministre travailliste britannique d'alors est un homme près des gens, qui insiste pour qu'on l'appelle Tony et qui croit à l'avènement d'un vent de changement dans une Angleterre émergeant enfin du profond marasme laissé par l'ère Thatcher.

Il est épaulé, d'un côté, avec une redoutable précision par Alastair Campbell, *spin doctor* extraordinaire qui manipule le langage médiatique avec une assurance frisant l'arrogance, et, de l'autre, par son épouse Cherie, femme moderne intelligente, qui parvient à marier travail et domesticité avec grande efficacité (un moment, elle discute d'idéologie travailliste, le suivant, elle cuisine le repas à l'heure prévue). Il vit avec sa petite famille dans une maison somme toute normale remplie de dessins d'enfants où seuls les gardes du corps rappellent les fonctions de l'homme public qu'il est.

Stephen Frears orchestre ainsi un bras de fer des plus passionnants entre l'ancien et le nouveau, la tradition et la modernité, le droit immémorial et le droit acquis, bref la monarchie et le pouvoir du peuple

De son côté, farouchement convaincue que la mort de Diana est une affaire résolument privée, la reine Elizabeth II se barricade dans des traditions monarchiques centenaires, unique univers qu'elle ait jamais connu, fait de règles privilégiant la discrétion et la réserve les plus extrêmes — et sûrement pas les épanchements émotifs qu'on souhaiterait voir chez la famille royale. Femme pourtant intelligente, nuancée malgré les apparences et, par certains aspects, d'une simplicité surprenante (elle conduit elle-même sa voiture, connaît la mécanique et met la main à la pâte pour un pique-nique), la reine est incapable de voir et encore moins de comprendre l'étendue de l'impact de la mort de Diana, la « princesse du peuple » (expression attribuée à Campbell, d'abord prononcée par Blair puis popularisée par les médias de la planète), sur l'ensemble de ses sujets. Ou'on pense ce qu'on veut de Diana, son influence multiforme sur la société, la monarchie et la politique britanniques des vingt dernières années demeure indéniable.

Réfugiée dans sa résidence d'été de Balmoral aux salons immenses et au personnel infini, la reine commence à prendre

le véritable pouls de la situation, remettant en question pour la première fois son jugement en dépit des protestations de son mari et de la reine mère. Une scène magnifiquement symbolique montre la reine en panne, perdue au milieu de la nature écossaise, aux prises avec ses doutes, sa frustration et sa peine, retrouver son assurance en admirant un cerf dans toute la splendeur de sa liberté pourtant traquée. Au fil des titres de journaux de plus en plus agressifs et des appels téléphoniques répétés de Blair qui l'exhorte à « se sauver elle-même », elle reconnaît avec une touchante dignité sa propre incapacité à jauger de l'ampleur de la situation et, contre toute attente, accepte de se... moderniser — du moins, dans ces circonstances exceptionnelles.



Un univers fait de règles privilégiant la discrétion et la réserve les plus extrêmes

Au cœur de la tourmente qui a secoué l'Angleterre à la suite de la mort de Diana, Stephen Frears orchestre ainsi un bras de fer des plus passionnants entre l'ancien et le nouveau, la tradition et la modernité, le droit immémorial et le droit acquis, bref la monarchie et le pouvoir du peuple, tels que représentés par la reine Elizabeth II et Tony Blair. Frears décrit chacun d'entre eux et leur univers propre avec une grande lucidité, mais aussi avec une sensibilité étonnamment émouvante. Évoluant dans des mondes très dissemblables, Blair et la reine finissent pourtant par se rejoindre peu à peu et réussissent non pas tant à trouver un vrai terrain d'entente qu'à forger un respect mutuel. À travers Blair, le peuple s'est réellement exprimé et, incroyablement, la reine l'a non seulement entendu mais lui a aussi répondu.

■ **SA MAJESTÉ LA REINE** — Grande-Bretagne / France / Italie 2006, 97 minutes — Réal. : Stephen Frears — Scén. : Peter Morgan — Images : Affonso Beato — Mont. : Lucia Zucchetti — Son : Paul Davies, Peter Lindsay — Dir. art. : Alan MacDonald — Cost. : Consolata Boyle — Int. : Helen Mirren (S.M. la reine Elizabeth II), Michael Sheen (Tony Blair), James Cromwell (le prince Philip), Helen McCrory (Cherie Blair), Sylvia Syms (S.M. La Reine Mère), Alex Jennings (le prince Charles), Mark Bazeley (Alastair Campbell) — Prod. : Andy Harries, Christine Langan, Tracey Seaward (Granada) — Dist. : Alliance.